

**PAGES
MANQUANTES**

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

UN AN - - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL, MAIN 999

A L'ÉTRANGER :

UN AN - - - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

NUIT D'ÉTÉ

*O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et, sur leur front brûlant, un souffle frais se pose !*

*O nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et, sous les blonds tilleuls, errent des formes blanches !*

*O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguis le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.*

*O nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante !*

PAUL BOURGET,
de l'Académie Française.

La Messe du Dimanche.

JL faut aller à la messe, le dimanche.

Une fois la semaine, se recueillir, ressaisir sa conscience, et surtout rendre à l'Être Suprême, qui porte le monde dans sa main, l'hommage souverain qui lui est dû, ce n'est que justice.

Mais la messe est d'obligation, et comme tous les devoirs, cela pèse aux épaules. Il est probable que, si dé-

fense d'y assister nous était faite par les autorités civiles, nous remplirions — je parle pour les femmes surtout — nous remplirions, dis-je, les temples ou les catacombes, tant la contradiction est un puissant stimulant aux actions ordinaires de la vie. Il faut prendre l'humaine nature telle qu'elle est, et non telle qu'elle devrait être.

Messe donc il y a, et les Canadiens — catholiques convaincus d'ailleurs — n'ont nullement l'intention de se soustraire à cette obligation, mais ne pourraient-ils pas présenter une supplique à

nos gouvernants ecclésiastiques pour leur demander respectueusement et fermement, que, dans chaque église, en sus des messes aux heures accoutumées, il y eut une messe basse à onze heures et demie, voire à midi ?

Les bonnes raisons à alléguer pour appuyer pareille requête ne manquent point, et je ne doute pas qu'après leur exposé sincère, elles ne soient trouvées aussi raisonnables que justes.

Ah ! ce n'est pas pour les mondaines, qui ont dormi toute la semaine leur grasse matinée, qu'il sera demandé une messe à midi, le dimanche.

Mais, ce sera pour ceux, qui, ayant peiné six jours durant, ont besoin de quelques heures de sommeil de plus au jour du repos, pour récupérer leurs forces épuisées.

Oui, la vie est si ardue à ces pauvres artisans, par exemple, qui, debout, dès les six heures du matin, triment dur toute la semaine, et pour qui le sommeil est encore le meilleur restaurateur connu.

Le samedi est, à une certaine classe de travailleurs, la journée la plus pénible. Voyez les commis : bon nombre de magasins — ceux des faubourgs surtout — font le plus clair de leurs recettes dans la soirée du samedi. C'est le jour de paie de l'ouvrier, et après le souper, c'est le moment choisi par le ménage pour aller faire des emplettes. Les commis, les caissières, tout le personnel doit se tenir à son poste jusqu'à une heure avancée. Et quand on pense qu'il est sur ses pieds depuis huit heures du matin, c'est d'un repos extraordinaire qu'il a besoin après une telle dépense de forces.

Quant aux garçons-épiciers, c'est pis encore ; il est arrivé souventes fois au maître de la maison de se lever,

après minuit, pour aller ouvrir aux garçons-épiciers, qui font valoir, en guise d'excuse, qu'il y a eu tant de "commandes à remplir" qu'ils doivent être sur le chemin encore une bonne heure au moins.

Il me semble que, pour ces gens-là, il ne doit guère être agréable, de se lever, après une journée aussi besogneuse, à sept heures, pour une basse-messe, ou aller entendre une grand'messe—ce qui n'est pas une œuvre délassante et peut absorber toute leur matinée.

Et puis, puisqu'il faut tout dire : dans la classe instruite, on trouvera peu d'incroyants, mais en revanche, beaucoup d'indifférents. Ceux-ci manquent la messe—et cela trop de fois—non par cynisme mais parce que l'heure ne leur convient pas. A un autre moment de la matinée, tous y assisteraient.

Puisque dans le but d'éviter un plus grand mal, l'Eglise avec son immortelle sagesse, accorde toutes les concessions qu'il lui est possible de donner, voici la concession qui s'offre au zèle de nos pasteurs.

Toutes les villes de l'Europe, à commencer par Rome, en donnent l'exemple. D'ailleurs, tôt ou tard, en notre pays, l'usage en sera établi. Pourquoi n'en jouirions-nous pas maintenant, tout aussi bien que nos arrière-neveux ?

FRANÇOISE.

Mode Naturelle

Trois jeunes filles du meilleur monde de la société américaine viennent de lancer une nouvelle mode, c'est de se promener avec les cheveux flottant librement dans le dos, comme ceux des petites filles.

C'est très bien ! Mais cette mode ne pourra être suivie que par les femmes bien partagées au point de vue de l'opulence de la chevelure.

Quant à celles qui sont obligées d'avoir recours au postiche, elles devront rester coiffée à l'ancienne mode, à moins qu'un ingénieux fabricant ne trouve moyen de simuler la véritable chevelure éparsée. Il fera fortune, celui-là.

C'est une occasion à saisir par les cheveux !

MADAME BLANC

TH. BENTZON

RIEN de plus naturel que l'attention et l'affection que portent les Américains à celle qui s'est dévouée si assidûment à comprendre et à faire connaître leurs aspirations ! Elle s'est occupée tout spécialement de présenter les travaux et les succès des femmes de notre pays, à leurs sœurs de France, dont nous avons beaucoup à apprendre, puisque les vertus simples et le charme de la femme peuvent encore être étudiés avec avantage sur le sol français.

Thérèse de Solms Blanc, ou Th. Bentzon, romancier et moraliste, est née dans un vieux château français à Seine-Port, en France, près de ce qu'elle appelait elle-même, "un délicieux village," dans le département Seine-Oise. Le château appartenait à sa grand'mère, la marquise de Vitry, femme d'un caractère énergique et fort, le bon ange des alentours. Cette grand'mère épousa en premier mariage un Danois, le lieutenant-général Adrien-Benjamin de Bentzon, gouverneur des Antilles danoises. De ce mariage naquit une fille, la mère de Thérèse, qui épousa le comte de Solms. "Ce mélange de race," dit madame Blanc, explique une espèce de cosmopolisme moral et intellectuel, qui se trouve dans ma nature. Mon père, d'origine allemande, ma mère, d'origine danoise—mon nom de plume est danois,—ayant des ancêtres protestants, quoi qu'elle et moi fussions catholiques ; ma grand'mère, une vraie et spirituelle Parisienne, gaie, brillante, vivace, avec une santé imperturbable, et une bonne humeur qui en est la conséquence,—ce mélange ne pouvait que produire un être cosmopolite."

Les années d'enfance que madame Blanc passa à la campagne furent propres à la santé de l'enfant et à son développement physique. La famille du château, quoique loin d'être riche, était néanmoins considérée comme le pouvoir protecteur du petit village qui entourait leur domaine. La famille alla bientôt habiter un autre château,

cette fois-ci en Orléans, où les deux enfants, le frère et la sœur, passaient la plus grande partie de l'année.

Le marquis de Vitry était le plus affectueux des grand'pères, et vrai type du vieux régime, ayant atteint l'âge de quatorze à quinze ans quand la révolution éclata. Pendant le règne de la terreur, sa vie et celle de son frère furent sauvées par leur tuteur ; et, dans un bureau d'imprimerie où ils furent cachés, comme apprentis, ils eurent à composer l'affiche de vente de leurs propres domaines confisqués.

Les souvenirs d'enfance de madame Blanc, dans cet intérieur de campagne, où elle et son frère se faisaient compagnons des enfants du village, nous donnent de charmants aperçus, d'une France qui n'existe plus.

De très bonne heure, on trouva une admirable institutrice anglaise pour la petite Thérèse et pour son frère. Mme Blanc elle-même dit de cette période de sa vie : "A la base de tout ce que j'ai fait, je trouve l'influence morale de ma mère, qui prêchait par l'exemple, joint à l'élan britannique que me donna chère Mlle Robertson, qui m'enseigna l'amour de la vérité et de la simplicité ; les traditions du foyer de mes grands parents, qui me tinrent d'un siècle en arrière dans bien des choses ; un amour passionné pour la nature, grâce à de longues années passées à la campagne où j'ai vécu la plus grande partie de ma vie ; la vive appréciation des beautés d'un paysage ; la curiosité précoce d'apprendre, et le bonheur qui vient de griffonner."

C'est dans cet entourage sain et pittoresque que vécut l'enfant, sauf pendant certaines périodes brèves, passées à Paris, avec son père et sa mère qui avaient fait de la capitale un pied-à-terre d'hiver.... Ainsi s'écoulèrent les jours jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de seize ans, quand il fut question de lui procurer un mari. Ce fut un des derniers actes de la vie de son père. Il mourut l'hiver du mariage de

sa fille, l'ayant confiée aux soins d'un de ses propres amis, M. Alexandre Blanc, dont les propriétés étaient dans la ville méridionale de Vienne, où elle alla demeurer.

Pouvoir quitter Paris, auquel ils étaient attachés, et aller s'établir à sa ville natale, semble avoir été un rêve plein de déception pour M. Blanc et pour elle. Son mari ne pouvait habiter le vieux domaine, que peu de temps à la fois, parce qu'il avait tant d'affaires qui le réclamait à Paris. Elle devait rester seule de temps à autres dans cette ville étrangère, remplie d'intérêts locaux dont elle ne connaissait rien, et parmi des étrangers. Sous peu ils retournèrent à Paris. Son père mourut dans l'intervalle, et elle fut reçue à bras ouverts, par sa mère. C'est ici que naquit son fils, quand elle n'avait guère que dix-sept ans. Dès lors elle abandonna définitivement la propriété de Vienne.

Un changement décisif se fit très tôt dans sa vie. Elle vit qu'elle avait atteint le moment où son talent littéraire, qui n'ayant jamais été tout à fait assoupi, devait se réveiller dans toute son énergie. "La disparition du peu de fortune que j'avais, dit-elle, justifia le développement et l'affirmation de mes talents littéraires. Par conséquent, j'ai toujours considéré la pauvreté comme une amie obligeante parce qu'elle me mit la plume fermement à la main. Quoique j'eusse déjà longtemps écrit pour mon propre amusement, je ne m'étais vue qu'une fois devant le public, et, ce qui est encore assez curieux, j'avais fait ce début en anglais. J'avais traduit un livre du vicomte de Noé, un de nos amis qui avait publié dans la *Revue des Deux Mondes*, ses épisodes dans la guerre de la Crimée. J'ai toujours soupçonné le colonel de Noé, qui était Anglais du côté de sa mère, d'avoir retouché mon manuscrit, avant de le publier."

Son institutrice anglaise était heureuse de trouver une élève tellement reconnaissante. Mme Blanc fait continuellement référence à cette douce amie. "C'est à elle que je dois ma passion pour la littérature anglaise, dit-elle. Elle me mit à lire des livres bien au-delà de mon âge, mais que je comprenais bien. Après les romans de

"Waverley," je fus transportée par Washington Irving, qui fut ma première connaissance avec l'Amérique.

"C'est à cette époque que ma mère contracta un second mariage avec le comte d'Aure, écuyer de l'empereur Napoléon III. C'était un homme supérieur, sous tous les rapports, ajoute Mme Blanc. C'est lui qui fut ma providence littéraire. C'est par lui que je fis connaissance avec George Sand, cette femme de génie, que je visitai à Nohant, et qui m'aida de ses conseils et de son encouragement. Elle me recommanda en vain à Buloz (qui était alors rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, par les vastes capacités du



MADAME BLANC
l'h. Bentzon

quel la revue distinguée a atteint la haute position qu'elle ne pourra jamais perdre, entre les mains de Brunetière,) quoique cependant mes talents auxquels elle croyait, ne fussent pas mûrs pour la *Revue des Deux Mondes*. "A vingt-deux ans, je n'aurais pas pu faire ce que vous faites," George Sand me dit un jour. Mais c'est à feu M. Caro, le renommé professeur de philosophie, à la Sorbonne, lui-même écrivain admirable, que je suis le plus redevable pour des conseils littéraires. Il me fit faire un cours de littérature, jouant le rôle de guide à travers vaste quantité de lecture solide, et critiquant mon travail avec une sévérité bienveillante."

On peut mettre à profit l'expérience de Mme Blanc, lorsqu'elle fut recommandée à la *Revue* par George Sand, qui était alors à l'apogée de sa popularité. Le rédacteur, comme bien d'autres d'ailleurs, préféra se servir de sa propre opinion et insista que le travail doit se recommander lui-même. Cette idée prévaut encore maintenant; on s'épargnerait, de part et d'autres, beaucoup de peine, si les écrivains voulaient se reposer sur leurs propres productions et ne demandaient pas la recommandation d'autres auteurs, aux rédacteurs, qui doivent toujours se servir de leur propre jugement.

L'heure allait sonner quand M. Buloz devait trouver une des histoires de Mme Blanc, dans les pages du *Journal des Débats*; c'était celle qui est intitulée *Un Divorce*, et il ne perdit point de temps à engager le jeune écrivain à devenir un de ses membres de rédaction. Dès lors, les pages de la *Revue* se sont toujours ouvertes pour elle. Il y avait dix ans que Mme Blanc écrivait pour les journaux, quand elle publia *Un Divorce*, elle était donc faite à la besogne, et dès ce jour de son succès prononcé, jusqu'à maintenant, elle n'a jamais cessé d'écrire. Son ardeur est vraiment quelque chose de phénoménal! Un résumé complet de ses écrits, jusqu'à ce jour, n'est pas facile à trouver, on pourrait même dire impossible. Trois de ses romans ont été couronnés par l'Académie française: *Constance*, *Tony*, *Un Remords*. Le dernier roman de Mme Blanc, *Tchlovek*, ne doit pas passer sous silence. Il est conçu et exécuté avec la liberté que donne le travail mûri, et avec tout son charme d'antan, auquel elle a ajouté la connaissance des conditions et de la pensée modernes. Ce n'est pas seulement une œuvre de maître, mais c'est aussi une œuvre qui montre et la croissance et un art achevé.

Mme Blanc ne s'est pas mise seule au milieu d'une toile pour tisser des histoires. Elle a beaucoup vécu dans le monde, souvent avec des compagnons d'œuvres des plus distingués, et a embrassé avec enthousiasme les occasions qui se sont présentées pour étendre le cercle de ses intérêts. Ces occasions ont été si variées que l'on réalise à la fin, sinon au commencement, qu'il y a dans ses veines quelque

chose de la nature militaire et vigoureuse de ses ancêtres. Dans sa jeunesse, son beau-père le comte d'Aure, était grand amateur de chevaux. Un jour, Mme Sand engagea Mme Blanc à lire cette charmante première production de Cherbuliez : *Un cheval de Phidias*. Celle-ci en fit une revue pour un journal de "sport" français. "George Sand," dit-elle, "envoya ma revue à l'auteur à mon insu, et Cherbuliez renvoya un billet de remerciements au bureau de *La France Hippique*, pensant que c'était le travail d'un des rédacteurs. Je répondis sans lui révéler mon identité, et si mes lettres l'intéressèrent, c'est principalement parce que j'avais été mis au courant de mon sujet par la connaissance achevée, à propos des choses équestres, qu'avait mon beau-père, un des écuyers les plus renommés de la France. Voilà comment je fus en correspondance avec Cherbuliez pendant plus de vingt ans, avant de faire connaissance avec lui personnellement. J'ai encore de sa main deux ou trois lettres précieuses que je garde soigneusement, surtout la dernière adressée à M. d'Aure, qui enfin lui fit part du secret si bien gardé."

Cet incident nous donne une idée de sa vie, en dehors de son cabinet de travail. Elle était alors une équestrienne distinguée, ayant de beaux chevaux à sa disposition, et le meilleur des cavaliers. Installée, maintenant, au vieux palais de St-Cloud, elle prenait part aux gaietés de la cour, à Fontainebleau ou à Paris. Après la mort de son beau-père, elle devint une marcheuse intrépide et a toujours continué la bonne habitude. On déjeunait au grand air, vers les onze heures et demie. Après déjeuner, ayant disposé de tous travaux littéraires, on se mettait en route pour la forêt de Fontainebleau, chaque coin lui étant aussi familier que le pavé de la rue Grenelle ; on marchait de midi au crépuscule ; on s'asseyait sous les beaux arbres ; puis on se reprenait à marcher, pendant qu'elle peuplait la forêt d'histoires, ayant rapport à cette région romanesque ; ou elle lisait, puisant de son trésor enchanteur, des lettres non publiées de George Sand. Mme Blanc ne ressentait jamais de fatigue, le lendemain, et elle était prête à recom-

mencer ses promenades et ses causeries.

En février de l'année 1883, elle publia tout un travail dans la *Revue des Deux Mondes*, sur les romans de la Nouvelle Angleterre, de Mlle Jewett, où elle montra une connaissance si pénétrante et un talent littéraire si extraordinaire, une appréciation si sympathique, d'un pays, au-delà de toute connaissance pratique de l'écrivain, que Mlle Jewett écrivit un mot de reconnaissance à l'inconnu "M. Th. Bentzon," pour lui exprimer son plaisir. Quand Mme Blanc écrivit une charmante réponse féminine, et que les choses furent mises au clair, une correspondance s'établit, entre les deux femmes, qui fut le commencement d'une longue amitié.

Mme Blanc demeurait seule, alors. Sa mère venait de mourir, avant que les années eussent touché à ses dons charmants, ou à son talent remarquable, laissant à sa fille la tâche de faire face au côté pratique de la vie, dont elle n'avait jusqu'alors fait aucune expérience. Le fils unique de Mme Blanc, un savant et un voyageur, qui s'était déjà fait une renommée, était souvent absent dans l'Orient. Sa vie était sans doute bien remplie, mais quand, dans la vie d'une femme, les affaires ont-elles jamais pris la place des affections et des soins d'un intérieur ?

Quelques années auparavant, Mme Blanc avait déjà présenté Aldrich au monde français des belles lettres. Elle avait traduit *Marjorie Daw*, et l'avait publié dans la *Revue*, signé du nom seul de l'auteur, ce qui était une habitude pour des traductions ; c'est ainsi que tout un monde de lecteurs a fait connaissance avec les œuvres de Aldrich. Avant cette époque, elle en avait fait autant pour Bret Harte. C'est pourquoi, en 1893, quand arriva le moment où Mme Blanc vint en Amérique, elle y avait déjà beaucoup d'amis et de lecteurs, et ne pouvait se sentir étrangère.

Rien de plus intéressant que de noter l'effet produit sur cette Parisienne, par la vie en Amérique. Mme Blanc n'était pas une voyageuse banale. Poussée par le motif spécial d'observer et de noter, elle fit le voyage trois fois, toujours seule, de l'Atlan-

tique à Chicago, et décrivit cette ville et son exposition renommée, d'une manière admirable, et raconta bien d'autres choses qui n'avaient pas encore été citées. Depuis 1893, bien des questions, nouvelles alors, font maintenant partie de l'atmosphère naturelle de la pensée ; néanmoins les commentaires de Mme Blanc sont encore instructifs et admirables.

Comme preuve de l'effet produit sur son esprit par la vie aux États-Unis et au Canada, nous avons cinq volumes remplis de détails intéressants. Un de ces livres, qu'elle nomme : *Femmes d'Amérique*, a été écrit, dit elle, pour les Françaises seulement, pour les présenter à leurs sœurs au-delà de la mer. Ces volumes sont tous le résultat d'une observation personnelle la plus assidue.

Le premier livre porte le nom de *Les Américaines chez elles*, dont la note dominante fut qu'un nouvel accord avait sonné dans son expérience. L'individualisme développé en Amérique, est, naturellement quelque chose qui a grandi avec notre croissance et qui a amené des résultats émerveillants, si tranquillement, que c'est à peine si nous nous en sommes aperçus, nous-mêmes. Le fait que tout être humain, homme, femme, ou enfant se crée une place et le droit d'être considéré dans le monde, est une vérité qui n'a jamais trouvé un développement si ample qu'ici, et que maintenant. Trouver tant de femmes qui étaient arrivées à un nouveau sens de la valeur de l'existence, employées pour le service d'autrui, à l'extérieur et à l'intérieur, tout ceci impressionna, naturellement, et cela comme une révélation, une personne qui avait été élevée dans des conditions de vie, tout autres. La charité, la bienveillance, avaient déjà été connues, mais, que le pauvre ait le droit de surnager à la surface, de respirer, de se tirer d'affaires comme les autres, il y avait bien du nouveau dans cela ; et toutes les nouvelles méthodes de travail dans les établissements de collèges, dit *colleges settlements*, dans les appartements, *tenement houses*, dans les écoles pour les enfants défectueux, et dans les milliers de formes différentes dans lesquelles le secours pour les malheureux, se présente aux habitants actuels de l'Amé-

rique, laissèrent à Mme Blanc, une vive impression qui anima sa plume.

En 1897, Mme Blanc, accompagnée de M. et de Mme Ferdinand Brunetière, fit une seconde visite en Amérique. Le rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* avait été invité à donner une série de conférences à l'Université John Hopkins et à celle de Harvard. C'est pendant ce second voyage, que Mme Blanc accompagna ses amis au Canada ; puis, écrivit son quatrième livre charmant. On y trouve des pages d'une fraîcheur et d'un charme singulier. La manière inattendue dont les Français ont maintenu leur nationalité, sans se mêler à leurs voisins ; la conservation remarquable de la langue, qui ressemble plutôt à celle du temps de Louis XIV, qu'à la langue parisienne d'à présent ; les lignes sévères qui sont tracées entre les citoyens anglais et les français ; sa propre foi catholique, envisagée de ce nouveau point de vue ; sa vie avec les religieuses des diverses communautés ; tout cela donne un ton personnel, autant que national, à son livre.

Son cinquième volume sur l'Amérique, est écrit surtout à un point de vue littéraire. Il est intitulé : *Questions Américaines*, mais ce sont des questions que la vie et les œuvres des autres soulèvent et que celles-ci doivent résoudre. C'est de la main d'un véritable artiste littéraire, que ces pages sont écrites.

Le " Congrès International des Femmes," organisé à Washington, en 1898, s'est réuni à Londres, en 1899. Mme Blanc finit son dernier livre en Amérique, par un compte rendu de ce congrès. C'est un essai de maître, esquissant brièvement les rapports de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et d'autres pays, avec une intelligence et une impartialité parfaites.

Après cette récapitulation des relations littéraires de Mme Blanc avec notre continent, et une courte esquisse de sa vie, nous devons certainement ajouter quelques mots pour exprimer, même d'une manière inférieure, sa grâce, son esprit, sa bonté charmante, et surtout le caractère noble et la détermination, avec lesquels elle soutient ce qu'elle croit.

ANNETTE N. CLEMENTS,
Berthier-en-Haut, P. Q.

Le buvard de sa mie

Pendant que sa mie vaquait aux soins de sa délicate personne, il ouvrit le cartable de cuir vert qui se trouvait sur la table. Les coins et les chiffres étaient en argent et des blanches pages de papier buvard émanait un parfum subtil, qui était le parfum même de sa mie aimée.

Il feuilleta les divers papiers qui traînaient là. Quelques uns déjà anciens, avaient dû être gardés volontairement. Et tandis qu'entre ses doigts glissaient les feuilles, il lui parut que toute une partie secrète de la pensée de sa mie se révélait à lui.

Parmi quelques carnets de bal, — souvenirs des soirs où elle s'était plus particulièrement divertie, — il trouva l'itinéraire d'un voyage qu'elle avait projeté de faire. Il lui avait fallu y renoncer ; mais il devinait son regret en voyant cette feuille qu'elle gardait pour se rappeler combien elle fut près de réaliser son désir.

À côté de quelques lettres, laissées là, sans autre motif discernable qu'un peu de puérile vanité, il remarqua un billet d'une date ancienne, écrit de façon très affectueuse par une amie avec qui elle s'était brouillée depuis. Cette découverte lui fit entrevoir que la rancune n'existait point aussi réelle qu'elle la témoignât, — à moins toutefois qu'elle n'eût conservé cet écrit par un délicieux sentiment d'ironie et afin d'avoir constamment sous les yeux une preuve irréfutable de la sincérité des amies.

Maintenant, venaient des naïfs souvenirs de jeune fille : des fleurs séchées dans une enveloppe jaunie ; puis une chose toute récente : une épreuve de photographie qui la représentait avec son grand chien dans une promenade qu'ils avaient faite ensemble.

Et il s'attrista à revoir cette journée de printemps dont la photographie fixait la floraison et la grâce, cette journée qui avait été heureuse, qui était passée, et ne vivait désormais que là.

Il ne restait plus que des pages blanches. Alors il étudia les feuilles du buvard. Les mots bus par le papier avide se croisaient en tous sens. Une

grande écriture violette zébrait les pages.

Il y chercha la trace des pensées qui un instant occupèrent son amie. Dans un coin, était une addition faite à la hâte, ailleurs, il crut déchiffrer le mot atroce d'oubli. Mais les grandes lettres brouillées ne livraient point leur secret. Et déjà il s'exaspérait contre le mystère de cette écriture presque lisible encore, lorsqu'en caractères gothiques il lut son nom et il s'attendrit merveilleusement de ce qu'il fût seul demeuré intact parmi toutes ces paroles effacées.

Sur la cheminée, la pendule par son battement inlassable rappelait la fuite, également sans répit, de la vie.

Et par toute la chambre, sa mie répondait une grâce précieuse ; sa délicate beauté communiquant aux bibelots et aux tentures le charme des choses fragiles.

Il ferma le buvard qui, entre ses feuilles, contenait tant de pensées indéchiffrables, des pensées éphémères comme les mots qui les avaient exprimées, éphémère comme sa mie et comme toute beauté.

Il remit en place les pauvres objets auquel il s'était plu à prêter une valeur, et il lui vint à l'esprit que, toute créature est secrète, que la plus chère nous demeure inconnue et passe rapide, sans vouloir ou peut-être sans savoir livrer son âme.

J. MORIN.

Petites définitions :

Laurier. — Narcotique qui empêche les autres de dormir.

Un jeune reporter, venu prendre des nouvelles d'un haut personnage gravement malade, griffonne en hâte sur son carnet, après un coup d'œil rapide sur l'ameublement du salon :

" Le mal empire ; le mobilier aussi."

Propos de boulevard.

— Le financier Machin aura, paraît-il, son portrait au Salon. L'artiste l'a représenté dans une attitude familière, les mains dans les poches.

— Dans ses poches à lui ? Alors, ça ne sera pas ressemblant.

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL

Une Reine des Fromages et de la Crème

VII—(Suite)

Elle avait déjà fait le premier pas dans ce sens en achetant, de ses propres deniers, la demi-douzaine de vaches qui étaient venues s'ajouter aux deux paires de l'origine de son exploitation.

Malgré le constant et dur labeur, cette année avait été la plus heureuse de la vie d'Ulrique. Elle avait enfin trouvé un abri où se reposer et un emploi de son énergie. Elle avait surtout trouvé un protecteur auquel elle donnait tout son trésor d'affection démeuré sans objet depuis la mort de son père. Le brave curé n'était qu'un paysan en soutane, c'est ce qu'Ulrique n'avait pas retardé à découvrir, mais elle avait compris combien le manque d'éducation est négligeable quand la simplicité rustique se double d'une aussi noble et profonde charité. Elle remarqua bien vite que c'était la souffrance physique à l'exclusion de celle de l'âme, celle-ci dépassant sa compréhension, qui provoquait les continuelles éans charitables du digne prêtre ; si les blessures d'orgueil, les atteintes à la susceptibilité morale étaient pour lui choses vagues, la faim et la soif étaient palpables ; fils d'un pauvre laboureur, il les avait éprouvées lui-même dans sa jeunesse, il pouvait donc les mesurer et les sonder d'après sa propre expérience. Pour lui, il n'y avait sur la terre que deux classes de gens : ceux qui ont assez pour manger leur content et ceux qui n'ont pas de quoi manger, et tant qu'il se privait pour empêcher les autres d'avoir faim, sa conscience était en repos. Il était adoré de ses paroissiens, même les plus riches, car s'ils ne recevaient jamais de lui un conseil plus compliqué que celui de se confier à la Providence qui arrangerait tout pour le mieux d'une façon quelconque ils trouvaient toujours, auprès de cet homme simple, de la sympathie et des consolations. Il en était ainsi depuis un demi-siècle. L'inépuisable charité, chez ce pauvre, n'allait pas sans privations auxquelles Ulrique, qui, par droit d'intelligence, avait pris un empire absolu sur son protecteur, résolut de mettre fin, et l'excellent homme ne pouvait à son grand désespoir, tromper cet œil attentif et perspicace comme celui de la gouvernante ; il tremblait presque lorsqu'elle se dressait menaçante entre lui et ses jeûnes d'extra, comme il disait. Afin de mieux le protéger contre lui-même, elle en arriva à se constituer d'autorité l'intraitable intendante de ses aumônes et il n'y eut bientôt plus, dans le village, une maison visitée par la pauvreté, où ne fût familière la haute taille de la comtesse—car elle restait la comtesse pour tous, en dépit du costume. Ulrique avait à un degré très élevé cette ardente sympathie que le pauvre éprouve généralement pour le pauvre. C'était sa vengeance contre le sort d'aider à lutter contre lui ceux qui souffraient comme elle avait souffert.

Ulrique avait donc non seulement trouvé un asile, mais

encore une mission. Son installation à la Maison de la Vierge n'avait pas causé peu d'étonnement sur le moment, mais la comtesse avait depuis longtemps été acceptée comme un fait.

À partir du jour où elle s'était mise sous la protection du Père Sepp, sa position avait été assurée et il était même devenu, pour bien des gens, difficile de se figurer le village sans elle.

La seule relation extérieure que pendant cette année laborieusement heureuse, eût entretenue Ulrique, consistait en une série de lettres échangées avec Sir Gilbert Nevyll, son cousin anglais. La première des lettres du baronnet, une réponse à sa réponse à elle, si pleine de bravade au sujet de la mésalliance paternelle, avait été écrite sur le ton d'une gaieté doucement ironique.

Je vous avoue que votre phrase de début, m'annonçant sur vous-même une révélation sensationnelle, m'a fait froid. Si votre mère eût été la fille d'un faussaire avéré, vous n'auriez pu plus dramatiquement préparer mon esprit. Cela m'a extrêmement intéressé d'apprendre que votre grand père était un sous-officier de cavalerie. J'ai toujours pensé qu'une grande partie de la valeur d'une armée dépend de ses sous-officiers. J'espère qu'il n'y avait rien à dire sur celui-là, et qu'il n'a jamais tourné le dos à l'ennemi, n'est-ce pas ?

D'un ton plus sérieux, il ajoutait ensuite que la nouvelle de l'isolement et du dénuement de sa cousine l'affectait profondément et, se basant sur leur proche parenté, il offrait sans ambages son secours pécuniaire. Cette bonne intention eut le don d'exaspérer l'orgueilleuse Ulrique. Si elle avait dit la vérité concernant sa situation, ce n'était pas pour qu'on se permît de croire qu'elle implorait de l'aide ! Elle écrivit aussitôt :

Je ne demande, et je n'accepterai aucune aide. Grâce à Dieu, je suis assez forte pour me suffire à moi-même. Pourquoi les gens riches se croient-ils le droit d'insulter les gens pauvres sans provocation ? Peut-il être possible que vous ayez pensé que je mendiais ?

La réponse à cette seconde lettre d'Ulrique ne tarda pas à arriver, et, pour qui sait lire entre les lignes, il était clair que le cousin inconnu s'amusa de la rude se farouche de la jeune fille.

L'orgueil autrichien me paraît inflammable à l'égal d'une fusée d'artifice. Je n'ai nulle envie de vous insulter, ma conscience à cet égard se sent tout à fait en repos. Il m'était simplement venu à l'esprit, que, puisque vos parents d'Autriche semblent vous avoir abandonnée de la manière la plus honteuse, il devenait de mon devoir de m'occuper de vous. Devant l'accueil fait à mes offres, je me garde bien d'insister ; mais je vous supplie de vouloir bien vous souvenir de ceci : Si vous êtes jamais dans ce qu'on appelle une passe difficile, voulez-vous me promettre de me laisser vous venir en aide ? Je sens toute l'audace de ma requête, mais si vous saviez ce que c'est que d'être un membre inutile de la société, vous seriez indulgente pour un pauvre homme qui ne recherche que l'occasion de faire vivre ceux qui lui sont utiles.

Cette lettre rendit Ulrique un peu honteuse de sa violence. À partir de ce moment, requête et promesse passées sous silence de part et d'autre, la correspondance prit un tour plus calme.

Ne pensez-vous pas à présent que nous pourrions faire la paix ? avait écrit Sir Gilbert ; et la paix avait été faite.

Ces lettres s'échelonnaient à intervalles d'un et souvent de deux mois, mais elles n'en arrivèrent pas moins à briller, comme ces feux de la côte vus du large, dans la

vie solitaire de l'orpheline. Elle attendait avec un intérêt toujours croissant les jours qui devaient lui apporter les lettres au timbre lilas. Elle n'avait pas tardé à le deviner : leur auteur n'était pas heureux, bien qu'il parlât rarement de lui et n'eût jamais fait la moindre allusion à sa situation personnelle.

Parlez-moi autant que vous voudrez de vos vaches, de vos poules et de votre jardin,—avait-il écrit plus d'une fois ;— pour un homme isolé comme moi, vos lettres sont toutes intéressantes.

Dans une autre lettre, il disait :

Comme j'envie votre travail ! Quand j'étais jeune et fou, le rêve de ma vie eût été de gagner mon pain moi-même. Je suis vieux et raisonnable à présent, et pourtant de vagues réminiscences de ce rêve me hantent encore parfois. Il n'est pas dit que dans ma vieillesse je ne m'en donnerai pas à la culture des pommes de terre.

“ Pauvre vieillard, — avait pensé Ulrique à cette lecture,—comme il semble blasé ! Il doit avoir la goutte, et j'ai entendu dire que cette maladie des riches nuit beaucoup à la jouissance de la vie. S'il souffre tant de son isolement, pourquoi ne s'est-il pas marié ? Les vieux garçons sont si enclins à devenir moroses.”

Comme Sir Gilbert était le cousin de son père, elle était naturellement portée à se le représenter, un peu, tel qu'était le comte Eldringen en ses dernières années.

Mais revenons à notre jeune fermière.

“ Oui, cette année a été heureuse,” se disait-elle en arrosant son jardin un soir d'août, où nous la trouvons comme toujours à l'ouvrage. Les longues plates-bandes de fleurs restaient immobiles, car il n'y avait pas un souffle d'air ; çà et là seulement une reine-marguerite ou un œillet qu'une abeille venait de quitter tremblait un moment sur sa tige.

C'était un grand jour pour Ulrique : le matin même elle avait envoyé ses premiers cents florins péniblement gagnés aux plus pressants des créanciers de son père. C'était son premier triomphe sur le destin, triomphe complet, car son regard pouvait contempler les arbres courbés sous le poids des fruits des coqs et des poules picorant en caquetant, et bientôt la procession de dix vaches revenant du pâturage sous la conduite de Barbel, la servante. Elle les connaissait toutes par leurs noms, comme des amis, ces belles bêtes : il y avait *Roschen*, la truitée, la luisante *Blümchen*, tachetée de brun et de blanc crèmeux, comme un marron d'Inde à moitié mûr, *Atlas*, à la peau de satin ; puis les autres, diversement rayées et tigrées, et en dernier, *Edelweiss*, blanche comme neige, l'orgueil de l'étable. Ulrique les connaissait et les aimait. Elles rentraient les pieds lourds et la tête basse, car la journée avait été plus suffocante encore que les précédentes. Ce soir-là, la pluie depuis longtemps désirée paraissait proche. Il y avait une teinte de plomb dans le ciel du côté du couchant et un calme de mauvais augure régnait dans l'air.

A ce moment, le Père Sepp s'approcha de la jeune fille.

—Le temps va changer,—dit-il.

—Je l'espère ; l'herbe est toute brûlée par le manque d'eau.

—J'ai peur que nous n'en ayons plus que nous n'en voudrions. Je n'aime pas ces nuages-là, il y a de la glace

dedans aussi bien que de l'eau. Je n'en ai pas vu de cette couleur depuis “ 69 ”

“ 69 ” était l'année dont la date était inscrite sur la petite tablette encastrée dans le mur de la Maison de la Vierge, et qu'Ulrique avait remarquée la première fois qu'elle était passée par là. Mais elle ne s'en souvint pas, alors ; ces nuages noirs amoncelés à l'ouest ne signifiaient pour elle que la pluie tant désirée.

Pouvait-elle savoir qu'ils allaient changer sa destinée ?

VIII

DIX MINUTES D'ORAGE

Il était un peu plus de minuit lorsque Ulrique fut réveillée par un violent coup de tonnerre. Elle sauta de son lit et se dirigea en tâtonnant vers la fenêtre. Le ciel était encore à moitié libre de nuages, il ne pleuvait pas, pas un souffle n'agitait les feuilles. Là bas, au presbytère, il y avait une lumière qui changeait de place... Pourquoi le Père Sepp n'était-il pas couché ?... C'est au milieu d'un silence absolu qu'elle entendit beugler longuement une des vaches dans l'étable.

Rassurée, elle allait quitter la fenêtre, quand elle s'arrêta pour écouter : un sourd grondement indéfinissable, lointain d'abord, se rapprochait avec une rapidité vertigineuse. C'était le vent qui, passant par-dessus les montagnes, arrivait en mugissant dans la rue du village, et, l'instant d'après, atteignait la Maison de la Vierge. Les arbres du verger, comme saisis dans une main géante, furent, d'un seul coup, ébranlés jusqu'aux racines. La vitre contre laquelle Ulrique appuyait le front, fut soudain obscurcie.

“ La pluie enfin !... ” dit la jeune fille.

Jetant en toute hâte un châle sur ses épaules, elle quitta sa chambre pour aller vérifier la fermeture des autres fenêtres de la maison. Elle n'avait pas fait deux pas qu'elle s'arrêta, prise de stupeur. Sur le toit, contre les murs, partout, c'était un fracas épouvantable, terrifiant ; au milieu des coups de tonnerre incessants, des craquements des arbres brisés, c'était, avec le vent furieux, une grêle formidable, comme si une légion de démons hurlants et armés de pierres se fût lancée à l'assaut de la maison. Cela dura dix mortelles minutes. Tumulte infernal auquel s'ajoutaient le fracas des carreaux cassés et le battement des portes enfoncées par la tourmente.

Tandis qu'Ulrique s'était hâtée de traverser l'enfilade de pièces vides, sa lumière avait été éteinte dans sa main et son châle arraché de ses épaules. Des éclairs bleuâtres lui firent voir, au dehors, des arbres se courbant sous la tempête ; des grêlons gros comme des noix pleuvaient à l'intérieur par les fenêtres brisées et roulaient sur les planchers.

Dans la dernière chambre, Barbel était à genoux près d'un cierge bénit qui avait déjà servi dans plus d'un orage, mais jamais dans un ouragan aussi terrible. Pâle, effarée, la malheureuse fille croyait à la fin du monde.

(A suivre)

LETTRE D'OTTAWA

Ma chère Directrice,

Il pourrait se faire que nous eussions des élections à l'automne : les députés sont subitement devenus trop polis. L'autre jour, par hasard, je croise l'un d'eux dans le couloir de la Bibliothèque ; au lieu de se terrer au fumoir comme un rat dans son trou ainsi qu'ils le font tous, le voilà qui m'aborde résolûment, le sourire — un sourire de candidat — aux lèvres.

— Bonjour, madame, me dit-il, comment est votre mari ?

— Mort, monsieur, je vous remercie, répondis-je poliment.

Il fut assez interloqué. Et tout cet après-midi que j'assistai aux débats, je ne reçus des uns et des autres qu'amabilités et coups de chapeau. Je vous le répète ils sont trop polis : je m'en défie.

Tandis que madame Yvette Fronteuse hume les âcres émanations de notre beau fleuve, à la Rivière du Loup, ou à la Malbaie, vous n'êtes pas fâchée d'avoir, pour la remplacer, votre vieille miss Ping-Pong hein ? Puisque j'accours ainsi, au moindre signe, vous constaterez que je ne suis pas rancunière. Plutôt modeste, car il est difficile à mon talent épistolaire de ne pas pâlir près de celui de ma devancière ; surtout dans la disette de nouvelles où je suis ; que faire, en ce moment, à la Chambre, à moins qu'on ne s'éponge ? Par exemple, j'ai eu un vrai bon quart d'heure, la semaine dernière, à écouter une conversation entre deux cultivateurs se communiquant leurs impressions personnelles sur les députés de nos provinces. Vous savez qu'il est venu à Ottawa une délégation de cultivateurs de différents comtés, relativement à je ne sais trop quelle histoire, et la session a inspiré à ces bons Canayens des réflexions plus neuves que celles que nous entendons généralement.

Ce parfum du terroir m'a réjouie, installée que j'étais, pour en profiter davantage, dans la galerie de Monsieur-

Tout-le-Monde. Car, je n'ai pas, moi, le privilège de la galerie de M. le Président ou de messieurs les sénateurs, à l'instar de cette aristocrate Yvette, et, n'ai, par conséquent, jamais eu la chance de donner des leçons de français au Mars belliqueux qui veille, flamberge au vent, à la défense des droits des électeurs du non moins beau comté de Haldimand. Ce qu'il a eu de demoiselles charitables autour de lui, le galant député, empressées à l'initier aux secrets du doux parler de France ! Réjouissons-nous, le français est à la hausse, et, comme disait hier, le plus imbécile de mes amis : "A cette heure que Loubet a été reçu à Londres, les Anglais vont peut-être faire du cas de nous !" Je vous livre cet idiot pieds et poings liés, car vous savez, mieux que tout autre, l'art de doucher ces cerveaux malades.

Comme me voilà loin de la scène agreste que j'avais l'intention de vous raconter ! Je m'y remets incontinent.

J'étais donc humblement assise à l'endroit que vous savez, quand les Arcadiens, dont je vous parlais tout à l'heure, firent irruption en mon coin. Deux d'entre eux prirent place à mes côtés, munis chacun du diagramme de la Chambre, et promenant leurs pouces — couleur locale, — sur la face des noms attirant leur fantaisie. Ils s'étaient promis apparemment de connaître, au moins de vue, les personnalités parlementaires dont ils avaient entendu parler.

Malheureusement, nos députés en Chambre, sont peu constants — oh ! ne vous récriez pas, — sont peu constants, disais-je, à leurs fauteuils, qu'ils quittent volontiers pour aller causer avec des amis, tandis que d'autres collègues prennent leur place. A ce moment, le siège de M. Victor Geoffrion était pris par un gros patapouf, consciencieusement employé à ramoner son nez.

— Eh ben, quiens, vois-tu, dit mon voisin, le liméro 174, c'est Victor Geoffrion pour Varchère.

— Je l'aurais plus féluette que ça, repartit son interlocuteur.

— Badame, c'est écrit sur le papier, et pis, y r'semble au défunt Christophe et au défunt Félisque comme deux gouttes d'eau. Y a pas à dire, c'est du bon butin les Geoffrion, et pis, rouges, mon vieux, rouges !...

— Pas plusse que l'Premier, toujours, fit l'autre avec un gros rire.

— L'Premier, lui, y s'en mêle point, tu comprends ; y est là pour les grandes quesquions. Mon membre me l'a introduit à matin. Quiens ! j'sais pas ce que ça fait quand y vous parle. C'est pire que l'évêque. Y m'a donné la main, pas pus fier que ça, mon vieux, en m'disant : "Comment ça va-t-y, monsieur Lanouette ?" (Le bonhomme essayait d'imiter la prononciation de s'r Wilfrid) "Et mame Lanouette est bien ?" qui m'dit. Y a pensé à la grand'Mélie ! Non, mé la grand'Mélie va-t-y être faraude, un peu ! Quiens ! regard', c'est le cheffre de l'opposition qui parle à c'te heure ; y s'appelle Bordenne. Eh ben, c'est-y un cheffre, ça ? on entend *mium, mium*, et, pis, c'est toute. Pas tant seurement un petit coup de poing sur son pépître pour marquer son opignon. J'fus introduit à Bordenne l'année dernière, par l'grand Marciel — tu sais l'grand Marciel pour Bonaventure, y est ben correct, c'sti-là. — Bordenne y parle un drôle de français, un français qu'y apprend, comme ça dans les livres, ça arrive pas trop ben. Je l'encontris c'te heure levée, eh ben, y m'regardit pas plusse qu'un chien.

— Y t'en veux ; y est pas sans savoir que t'as un garçon typographe au Canada.

— T'as ben raison. C'est égal, si j'étais bleu, moé, j'estimerais mieux avoir un cheffre comme Monk ou ben don Casgrain.

— Ou ben don encore le père Morin. C'est un Canayen comme toé pis moé.

— Ce pauv' père Morin, je t'assure comme y est là, y aimerait mieux dormir son somme sur l'fenil ; c'est y pas éccœurant des parlements au temps des bordas.

— Oui, Forquier me disait, y a pas

une heure, que ses pataques avaient ben besoin d'être renchaussées... Mé, qu'est c'qué ce gros-là, un pas laite homme, à c'qui m'semble ?

—C'est Madore ; y voudrait ben être nommé juge...

—Pourquoi qu'on l'nomme pas, c'garçon-là, si ça y fait plaisir.

—Y veulent pas, parce qu'y est pas marié.

—Y font ben alorsse, des bonnes places comme ça, y faut donner ça rien qu'à des pères de famille.

—Champagne va l'être, lui, juge. Y a-t-y un beau toupette, un peu !

—Y d'vrait ben en donner à Bureau.

Et mes deux types, se tapant les genoux, avaient l'air de se trouver très spirituels.

—Mé, ousqu'est don le p'tit Monette ? Pour raconter des farces, mon vieux, reprit le plus jacasseur, y en a pas son pareil dans tout l'Amérique.

—Y est là, au liméro 44 ; en avant de Champagne, à côté d'Angers.

—Et pis, à côté de Champagne ?

—C'est Bourassa.

—J'en avons ben entendu parler.

—C'est un bon membre, ben propre, ben avenant, et qui jase en m'sieur, j'te dis que ça.

—Sa dame doit être ben contente.

—Y a pas de dame ! Y haguï les criatures ! Y peut pas les souffrir pan toute, pan toute !

—C'est-y possible ! Y en a-t-une qui a dû qu'y jouer queuque tour. Les criatures, c'est si insuspect ! Pourtant, c'est de l'agrément itou dans une maison.

—Y a pas à dire, opina l'autre sentencieusement, c'est ben agreyable, ben agreyable... Quéque c'ti là ?

—Ben, quiens, c'est mon membre.

—Y est-y correct ?

—J'te cré ! Y a pas son pareil pour conter ça aux minisses. Tu sais, mon neveu ? eh ben, l'gouvernement y avait promis qu'y porterait le sac d'la malle d'la station cheux nous au bureau d'poste. Un gros contrat ! trente piasses par année ! Les minisses anglais voulaient pas comme des guabes, mé not'membre entrit dans l'cabinette ousque l'on décide ces manigances-là et a bougré un coup sur la table que tous les encriers ont revolé au plancher d'haut et y leur-z-a dit, comme ça : "Si Colas-la-Chatte a pas sa pô-

sition entr'cite et dimanche, j'résine." Après ça, je t'en persouète, ça marché comme sus des roulettes.

—Qui qui t'a conté ça ?

—C'est lui-même, dimanche dernier, à la porte de l'église. Depuis c'temps, y est porté comme sus la main.

—Y faut que j'raconte ça à Dugas ; ça y fera du bien. Y crie pas assez fort.

J'aurais aimé connaître le nom de ce *membre* puissant, aux moyens de persuasion si prisés, mais impossible de le saisir au hasard de la conversation. Espérons que sa modestie profitera de l'occasion que je lui offre pour décliner ses nom et prénoms à l'admiration de toute la province.

Vous pensez, ma chère directrice, si je m'amusais ! J'en oubliais de faire jouer mon éventail.

Et c'est ainsi que j'ai assisté à un examen de conscience, fait pour les autres—ce qui est parfois le meilleur, le plus juste, à coup sûr,—de la plupart de nos députés.

Si je vous gardais le reste pour la prochaine fois ?

MISS PING-PONG.

Lettre de Londres

Ma chère Directrice,

NOUS voici en pleine saison, c'est-à-dire que les mondanités se succèdent avec une rapidité tellement vertigineuse — pour ceux qui les cherchent et les désirent — qu'il est impossible de se recueillir un instant : trois bals par soirée, les courses, "les Weekend parties," les Cours au Palais de Buckingham, les garden-parties, les "four in hand meets" devraient satisfaire la mondainé la plus exigeante.

Paul Bourget a récemment décrit la journée d'une parisienne de haute volée : C'était à vous donner le vertige. Toutefois, le programme d'une Londonienne peut rivaliser sans crainte avec celui de sa voisine d'outre-manche. A huit heures déjà, nous la voyons cheuchant dans Rotten Row, et on ne dirait pas, à la voir si fraîche et si élégante, dans sa seyante amazone, qu'elle ne s'est couchée qu'à quatre heures. Cette promenade mat'nale et le breakfast achevés, elle consacre un tout petit moment aux soins du mé-

nage, — la femme de charge s'occupe de ces trivialités et fait, en revanche, danser l'ans du panier, — et un grand moment à 'a que tion "toilette." Ne souriez pas, gentilles amies canadiennes, quand je vous dirai que ce problème-là prend du temps à se résoudre ; le massage du cou et de la figure, le fard et le maquillage, l'ondulation des cheveux ou l'ajustement des fausses tresses, sont des accessoires indispensables à la femme..., et en quelque sorte, la jeune fille moderne aussi, car la beauté perd vite sa fraîcheur dans l'air étouffant des salles de bal et du théâtre. Voici donc madame sortie rose et pimpante des mains de ses femmes de chambre et de sa masseuse. Elle est toute parée pour aller trouver ses nombreux amis au parc... dans un joli costume tailleur ou une vapreuse mousseline, pensez-vous ?

Voyez plutôt : robe en soie blanche peinte à la main, un peu décolletée ; manches en tissus transparent, collier de perles, ceinture émaillée de pierres..., et une toilette de ce genre sera portée par la jeune fille et la duègne également. A Londres de nos jours, il n'y a plus d'âge, plus de chaperons. La débutante a l'aplomb et le savoir-faire d'une femme de 30 ans, tandis que sa mère affecte la mise et la tenue de l'ingénue. Mais revenons à notre mondaine.

De retour pour le lunch à deux heures, elle y donnera l'hospitalité à plusieurs amis, car elle tient toujours table ouverte ; une fois le repas achevé, commence le vrai tourbillon. Madame se laisse mollement choir dans les coussins de son coupé électrique, et parcourt, d'un air ennuyé, la liste de ses engagements : elle devra cet après-midi ouvrir un bazar, faire une courte apparition dans un concert privé, aller à trois réceptions et un garden-party, et à sept heures elle se rendra un moment au parc pour voir défiler les équipages et les automobiles.

Mais elle éprouve peu de satisfaction au milieu de ce brouhaha et de cette gaieté, car elle ne cesse de se demander où elle trouvera le temps et surtout l'énergie pour donner un dîner de 18 couverts, paraître à la Cour du Palais de Buckingham et assister à deux bals ? Encore, faudra-elle qu'elle manque l'opéra suivi d'un souper

au "Carlton Restaurant." Heureusement que demain, c'est dimanche, mais le genre de repos que se propose notre mondaine est en soi curieux aussi. Dès deux heures de l'après-midi, elle et ses amis s'installeront aux tables de jeux, pour jouer au "Bridge," et l'argent coulera à flots avec de courts intervalles, jusqu'à l'aube de lundi. Et les jeunes filles suivent l'exemple néfaste de leurs aînées. On les voit, quelquefois, perdre toute leur annuité dans une nuit. Ce n'est guère étonnant que le luxe effréné de la garde-robe et le jeu, amènent de grosses dettes.

Autrefois, leurs grand'mères étaient satisfaites avec une annuité de 200 dollars, maintenant, 1000 dollars leur suffisent à peine pour le budget de la toilette.

Mais, nous n'en avons pas fini avec notre mondaine, qui, éreintée de fatigue n'a que des mots aigres pour ses femmes de chambre, qui à ce spectacle, échangent, entr'elles, un coup d'œil d'intelligence. N'importe, vers les 10 heures, madame fait son entrée au Palais, rayonnante dans sa robe princesse à longue traîne, son voile blanc retenu par les plumes et le diadème, son bouquet d'orchidées et de lys en main.

A minuit, elle revient en grande hâte se démettre de ses falbalas, pour aller danser jusqu'au cri du coq..., et à huit heures elle aura de nouveau endossé son amazone ! Et ainsi de suite, cela recommence. Chaque jour et chaque nuit amènent le même abus de plaisirs, les mêmes fatigues, et cela durant trois mois ! Dans ce programme, monotone par son peu de variété, se trouve-t-il un petit moment consacré à la famille ? Hélas non, jamais de tête-à-tête tranquille entre époux, quelques banalités en passant, voilà tout ce qu'ils trouvent à se dire. Quant aux enfants, on ne les voit quasi jamais. Elevés entièrement par la "nurse" et l'institutrice, le mot de mère n'a point d'écho dans leur âme : Maman n'est qu'une vision passagère qui n'entre pour rien dans leur petite vie.

Et ainsi se passent les années, ainsi passe le bonheur sans jamais franchir leur seuil, et pour ces femmes entièrement adonnées à la vanité et à l'ambition, le présent est plein de déceptions amères, tandis que l'amour n'est qu'un néant...

CHRISTINE DE LANDEN.

Visite à la chapelle de la Réparation

Il est un voyage que je conseille à tous ceux que leurs affaires retiennent à la ville, ou à ceux qui ne peuvent jouir longtemps des charmes d'un séjour à l'eau salée : c'est une promenade au Bout de l'Île dans les confortables et coquets chars de la Compagnie du Terminal.

C'est un trajet assez long pour contenter les plus exigeants, car la durée rien qu'à l'aller est déjà d'une grande heure à travers des champs embaumant le foin d'odeur et l'iris ; on y respire avec tant de délices l'air parfumé qui s'en exhale, qu'on oublie pour quelques instants, l'atmosphère d'étuve que nous avons laissée derrière nous, à la ville.

Avant d'arriver au village de la Pointe aux Trembles, nous voyons de loin la chapelle de la Réparation, où pour s'y rendre directement la Compagnie du Terminal met à la disposition des pèlerins ou des simples curieux, un char spécial sans charge extra.

Ce sanctuaire, construit par les RR. PP. du Saint-Sacrement, aidés par la charité inépuisable de Mademoiselle de la Rousselière, est depuis assez longtemps l'objet de pèlerinages nombreux.

Qu'elle est coquette et jolie cette petite chapelle ! Le goût qui a présidé à son embellissement est simple et distingué. Les statues ont des physiologies qui parlent au cœur, surtout celle de Mère Miséricordieuse dont le visage irradié nous attire à première vue.

Nous quittons la chapelle pour explorer le terrain qui l'avoisine ; nous y trouvons un chemin de croix dont les stations sont très agréablement disposées à travers un chemin circulaire, ombragé d'arbres majestueux, format voûte au-dessus des têtes. De distance en distance, nous rencontrons, ici, une arche romaine, là, une copie de la grotte de Lourdes, dans laquelle Bernadette nous parut touchante avec son visage inspiré, couvert de gouttes liquides provenant d'un léger orage qui, au moment de notre visite, venait de s'abattre sur la statue de l'enfant des Pyrénées. On eut dit de vraies larmes s'échappant de ses yeux exta-

siés, prêtant ainsi à son attitude suppliante un charme difficile à rendre.

A la dernière station du chemin de croix, nous voyons vis-à-vis d'un calvaire, grandeur naturelle, une petite maison carrée taillée dans la pierre ; de chaque côté est percée une porte basse où l'on ne peut pénétrer qu'à genoux. C'est la copie exacte, m'a-t-on assurée, du tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem. Un grand Christ y est couché dans un cercueil de verre. Quelques pas plus loin, on voit une autre grotte, formée de gros quartiers de rochers superposés et blanchis à la chaux. On y entre par les côtés ; c'est le fac-simile du torrent asséché de Cédron près duquel le Sauveur du monde y subit sa douloureuse agonie. L'effet en est saisissant, et ceux qui ont vu ce spectacle ne peuvent l'oublier.

Il n'y a pas seulement que les pèlerins qui peuvent jouir de cet endroit délicieux. Les simples touristes les profanes de tout genre y trouvent bien aussi leur compte. De distance en distance, sous le frais ombrage des gigantesques érables, des tables de bois attendent la nappe blanche des *pique-niqueurs*, et certes, s'il est un endroit agréable entre tous, c'est bien ce petit coin de terre. Mères de famille, qui avez des enfants frêles et délicats, amenez-les voir ces bois enchanteurs et je vous assure que les chers petits ne tarderont pas à ressentir bientôt les bienfaits et salutaires effets de la brise rafraîchissante et sanitaire...

LAURA.

Echo de Longchamp.

Sur le passage de M. Combes :

— Pas de cris hostiles en un tel jour ; gardons plutôt le silence, un silence religieux... Et ce sera son châtiment !

— Est-ce que la petite Mme Beau-minois trompe toujours son mari ?

— Plus du tout.

— Elle est devenue fidèle ?

— Non, elle est devenue... veuve.

Un voyageur descend trop rapidement du train, glisse sur le marche-pied et tombe.

On s'empresse autour de lui.

— Avez-vous beaucoup de mal ?

— Non, je n'ai qu'une valise.

Récréation en Famille

LE JOURNAL PRISONNIER

Étalez à plat, sur la table, un journal tout grand ouvert ; mettez, au milieu, une bouteille vide ; mais, au lieu de la mettre debout sur son fond, comme on le fait toujours, posez votre bouteille debout sur son goulot, c'est-à-dire la tête en bas.

Nous savons bien que, dans cette position, notre bouteille sera renversée par la moindre poussée ; il suffirait de souffler dessus pour la faire tomber !

Or, voici ce que je vous propose : sans toucher à la bouteille qui ne doit pas changer de place, il faut enlever le journal et cela n'est pas commode !

Chaque amateur essaie, à tour de rôle, de délivrer le journal prisonnier ; mais ils ne réussissent tous qu'à faire tomber la bouteille, dont la chute est saluée par les rires de l'assistance.

On vous demande alors de montrer comment l'expérience peut se faire ; vous vous approchez de la table, vous prenez le bord du journal de la main gauche, par exemple, et, en tenant le journal bien tendu, vous donnez sur la table, avec votre main droite, une série de petits coups de poing. A chacun de ces coups, le public voit le journal glisser sous la bouteille, sans que celle-ci change de place, et, finalement, vous brandissez en l'air le journal que vous venez de délivrer ! Vous voyez que ce n'était pas difficile.

Quant à l'explication scientifique de ce joli tour, elle est tout aussi simple : à chaque coup de poing reçu par la table, la bouteille fait un petit saut imperceptible à l'œil des spectateurs, mais suffisant pour que le journal avance vers l'opérateur d'une petite quantité. En donnant les coups très rapidement, le journal semble se déplacer d'une façon continue, comme si aucun corps lourd n'était posé sur lui. Prendre une bouteille bien égouttée, pour éviter toute adhérence avec le papier. Pour cela, rincer la bouteille un ou deux jours d'avance et la maintenir debout dans un coin, la tête en bas, et posée sur un ou plusieurs morceaux de papier buvard. Plusieurs personnes peuvent donner des coups de poing en cadence sur la table, aux sons du piano, ce qui rend l'expérience encore plus amusante.

Quelques jeux pour les journées pluvieuses à la campagne

LA DÉPÊCHE

Tous les joueurs étant installés autour d'une table et munis d'un crayon et d'une feuille de papier, on choisit un mot dont chacune des lettres devra être la lettre initiale des mots composant une dépêche... autant que possible amusante, tout au moins compréhensible et sans faute d'orthographe. (L'ordre des lettres doit être respecté).

Exemple : soit le mot *Lampe*. On peut écrire : *Lutterai A Mort Pour Elle*. Ou *Rampe : Restons A Marseille*. Prière d'écrire.

Quand chacun des joueurs a écrit son télégramme, l'a plié et remis dans une corbeille disposée à cet effet, une personne se charge de lire tout haut les réponses et un prix est donné à celle que la majorité des voix désigne comme la meilleure. Alors, seulement, l'auteur se révèle et jouit de son triomphe.

RESSEMBLANCES ET DISSEMBLANCES

Chacun des joueurs doit inscrire, sur la feuille de papier qui lui a été donnée à cet effet, le nom d'un objet quelconque, à son choix, puis replier sa feuille de telle façon qu'on ne puisse lire ce qu'il a écrit et la remettre dans la corbeille, où la personne qui conduit le jeu mêle bien toutes les feuilles et les distribue de nouveau aux joueurs. Ceux-ci doivent, cette fois, écrire le nom d'une personne connue du reste de la société, puis faire un nouveau pli dans la hauteur de la feuille pour cacher cette deuxième ligne, et la remettre dans la corbeille. Nouveau mélange, nouvelle distribution. Alors, chaque joueur déplie le papier, lit les deux noms, et doit trouver, entre la personne et l'objet, une ressemblance qu'il écrit à la suite des noms ; puis, il replie la feuille et la rend. Remélange, redistribution, et c'est, cette fois, une dissemblance qu'il s'agit de trouver. Enfin, lecture générale des réponses est faite par la personne qui dirige le jeu.

LE DÉ

Tous les joueurs étant à l'écart, dans une autre pièce, la personne qui prend la direction de ce jeu place un

dé en évidence, sur la pointe d'une applique par exemple, puis elle fait rentrer tout le monde ; chacun, alors, cherche le dé du regard et, au fur et à mesure que l'un des joueurs l'a aperçu, il doit s'asseoir en silence, en évitant de regarder le dé, de manière à ne pas aider les autres. Peu à peu, le nombre des chercheurs diminue et, presque toujours, se réduit à un seul, qui passe près de l'objet sans rien voir, amuse ainsi les autres à ses dépens, et est obligé de donner un gage qui, tout à l'heure, lui vaudra une pénitence... très douce, le plus souvent !

MME CASSAIGNE.

CORRESPONDANCE

Madame la directrice.

Les citadins, à la recherche des villegiatures nouvelles, n'ont-ils jamais songé à nos grands lacs des cantons de l'Est ?

Je suis persuadé qu'une vue du beau lac Memphramagog, un aperçu de ceux de Magog, d'Oxford, de Massawipi, de Fitch Bay, non loin du premier déjà cité, seraient plus qu'il n'en faut pour les captiver sur ces rivages enchanteurs.

Ainsi pour dissiper les ennuis d'une place d'eau à rechercher chaque été, je conseillerais de venir faire un tour dans nos parages. Cela suffirait pour attacher et retenir le caprice de tout citadin amoureux de belle nature.

Pourquoi les Canadiens Français laisseraient-ils aux Américains qui viennent ici en grand nombre, le monopole de tout ce qui est beau et enchanteur ? Ils se plaisent énormément ici, nos frères de la grande république, et pourtant, ils ne sont pas chez eux.

Qu'on songe donc à visiter les cantons de l'Est, et qu'on y vienne bientôt, car voici l'été...

J. L. AUDET.

Dans les couloirs de la Chambre :

— Mon cher ami, laissez moi vous présenter M. X., l'un des hommes d'aujourd'hui qui écrit le plus de bêtises.

— Bah ! Monsieur est journaliste ?

— Non, il est... sténographe.

Bloc-Notes

La *Revue Canadienne* publie, actuellement, une bibliographie de Mme Elizabeth Seton, due à la plume charmante et forte de Laure Conan. C'est un travail remarquable et l'un des plus complets, en ce genre, qui ait été publié jusqu'à présent, croyons-nous, au Canada.

* * *

M. le capitaine Chartrand m'écrit : "La correction des épreuves de mon historiette était très bonne, comme c'est toujours le cas dans votre journal. Seulement — il y a un seulement — quand je tue mon chien, je lui mets le canon de l'arme à l'oreille, le coup part, la petite tête éclate et non la petite bête... C'est la moindre des choses cependant, mais vous savez, comme le mot qu'on écrit est notre grand ami, qu'on n'aime pas à échanger pour un autre..."

Il a raison, le capitaine, c'est pourquoi je me hâte de lui rendre justice, et, je le prie de croire que je la lui rendrais cette justice, jusque dans les virgules.

* * *

Couline Yvonne, la correspondante des *Annales*, et qui n'est autre que Mme Adolphe Brisson, parle en ces termes de notre distinguée collaboratrice, Mlle Hélène Vacaresco, qui fait, en ce moment, une saison d'été, à Paris :

"Mlle Hélène Vacaresco, aidée de sa mère, reçoit aussi, chaque semaine, quelques privilégiés, tous amoureux de poésie. Dans ce salon des Muses, on récite les derniers vers composés, avec le sentiment qu'ils seront écoutés passionnément et, parfois même, ils sont discutés, applaudis ou critiqués, toujours avec une entière bonne foi, par des dévots, pour lesquels un beau vers est une jouissance incomparable.

"L'auteur des *Ballades*, la charmante Hélène, avec un léger accent roumain qui donne de la saveur à ses moindres propos, et ajoute au charme de sa diction, déclame lentement une de ses œuvres. On dirait d'une mélodie, et, cependant, la czarda passionnée, farouche, prend un relief étonnant à être si simplement dite. Du haut de son cadre, la reine Carmen Sylva, auréolée de cheveux blancs, semble sourire à cette enfant du pays qui aime et traduit la Poésie et la Beauté, les deux cultes de son royaume."

* * *

A l'occasion des fêtes du séminaire de Nicolet et du collège de Lévis, un chroniqueur, dans *Le Rosaire*, semble regretter que le culte du beau langage ne soit pas assez cultivé dans les collèges.

"Avouons tout de suite, dit l'écrivain que le culte de la langue et du style n'est pas inconciliable avec celui de la pensée, et que peut-être en certains milieux, on l'a trop négligé. Ce qui nous le fait croire, c'est qu'en général les élèves de nos couvents parlent une langue plus soignée que ceux de nos collèges..."

* * *

Une correspondante m'a envoyé le sermon prononcé à Lévis par le R. P. Charland, sur : *L'Homme Idéal*. Oh ! combien je la remercie !

FRANÇOISE.

Nouvelle succursale de la Banque Provinciale du Canada

Nous sommes heureuse de signaler à nos lectrices une innovation aussi profitable que commode, inaugurée par la grande maison Carsley, rue Notre-Dame. C'est l'installation, au premier étage, d'une succursale de la Banque Provinciale du Canada, où tous les dépôts d'argent seront acceptés, les chèques négociés depuis la valeur d'un dollar, en montant.

Cette nouvelle succursale est ouverte à tous, mais nous croyons que les dames y trouveront plus particulièrement leur compte. Car, la femme n'est pas, règle générale, une habituée au comptoir des banques et la foule d'hommes d'affaires qui s'y coudoient sans cesse, n'est pas sans les intimider considérablement. C'est le mari qu'on charge de négociations personnelles aux banques ordinaires, mais chez Carsley, ce sera autre chose. Les femmes y seront là chez elles, car on dirait plutôt d'un salon, où présiderait fort aimablement la maîtresse de céans, dans la personne de Mlle Skelly.

Une excellente habitude à donner aux femmes, c'est de payer leurs achats ou comptes au moyen de chèques ; celles qui ont déjà adopté ce système s'en sont trouvées si bien qu'elles ne cessent de le recommander à qui veut les entendre. En effet cette méthode offre d'excellents avantages. D'abord, elle permet de se rendre compte de chacune de ses dépenses, de calculer rapidement les sommes qu'on a données, l'argent qui reste encore à son avoir, ainsi que les petites économies qu'on peut pratiquer. Puis, on est assuré, de cette façon, que l'argent ne sera pas volé, ou, ce qui est plus commun encore, qu'on ne le perdra pas. Un porte-monnaie s'échappe si facilement du réticule pour glisser dans la rue, ou bien, il arrive encore qu'en sortant un billet pour solder une dette, un autre tombe sans qu'on s'en aperçoive.

A tous les points de vue, l'établissement d'une banque aux grands magasins de Carsley, est un bienfait pour le public et les employés de cette maison. Les clients nombreux pourront acheter à leur aise dans chacun de ces départements, et un simple chèque les sauvera de l'ennui d'ouvrir leur bourse à chaque minute, leur épargnera les longues stations pour attendre la monnaie et le risque de perdre ou de faire voler leur argent. Les acheteurs de la campagne profiteront avec empressement de tant d'avantages.

J'ai vu des beaux jours qui avaient commencé par d'affreux orages.

LAURE CONAN.

Recettes faciles

Pour friser les plumes, lavez-les à l'eau tiède ; séparez ensuite chaque brin avec une épingle à cheveux avant qu'elles soient sèches, puis passez-les au-dessus d'un bon feu. En peu de temps vous les verrez refrisées.

Si vos plumes sont blanches ayez soin, avant de les passer au-dessus du feu, de jeter dans le foyer une poignée de souffre.

POUR NETTOYER LES GANTS. — Pour nettoyer les gants blancs, lavez-les dans une solution de savon dans du lait chaud. Battez ensuite un blanc d'œuf en neige ; ajoutez-y quelques gouttes de bonne ammoniaque, étendez les gants sur la main et frottez-les avec un chiffon de laine imbibé du mélange.

Pour qu'ils restent souples et mous on les laisse sécher dans l'obscurité.

Cuisine facile

MOUSSE DE CITRONS. — Faites tremper pendant dix minutes une demi-once de gélatine dans une tasse d'eau froide. Faites dissoudre sur le feu. Quand presque froid, battez en neige. Battez également en neige le blanc de deux œufs. Ajoutez-les à la mousse de gélatine. Mettez dans ce mélange le jus de deux citrons et du sucre pulvérisé, au goût. Laissez refroidir et servez.

POTAGE PRINTANIER A LA PAYSANNE. — Faire cuire dans l'eau des petits pois, des haricots verts, quelques oignons, du cerfeuil et un peu de laitue et les passer. Faire bouillir cette purée, la verser sur des croûtons beurrés, y ajouter deux jaunes d'œufs délayés dans la crème et servir.

ON DEMANDE

une servante générale qui consentirait à accompagner une famille de quatre personnes à Salt Lake City, (Utah). Dépenses de voyages payées et bons gages. S'adresser à Mme Eugène Roy, Roxton-Est, P. Q.

P. H. PUNDE. TEL. 3161 OS. BOEHM.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest
Pres de la rue Peel MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers